

LA GRAND'MÈRE

Comédie en un acte et en vers

de Victor Hugo

Texte écrit entre le 18 et le 24 juin 1865, publié dans le recueil *Théâtre en Liberté*.
Comédie créée à l'Odéon le 6 mai 1898, première à la Comédie-Française le 21 février 1931.

PERSONNAGES

La Margrave.
Le duc Charles.
Emma Gemma.
Le petit Charles.
La petite Cécile.
La petite Adèle.
Herr Groot.
Paysans, soldats, bourgeois.

Une forêt. Une maison dans une clairière. Un petit étang. Un saule. De grands arbres. Au fond, sur une colline à travers les branches, les vieux toits et les hautes fenêtres d'un château. La maison, presque enfouie dans le lierre, n'a qu'un étage, les fenêtres sont ouvertes, on voit dedans. Intérieur humble et propre. Rideaux blancs. Un oiseau dans une cage. Devant la maison, un petit jardin, un banc d'herbe, une table avec tiroirs. Sur la table, quelques livres, une carafe pleine d'eau et un verre. Une haie basse entoure le jardin. Au lever du rideau, il n'y a personne dans la maison.

Scène I

UN GROUPE, PAYSANS, BOURGEOIS.

QUELQU'UN DU GROUPE, UN BOURGEOIS.

L'homme qui loge ici, le connaissez-vous ?

UN PAYSAN.

Non.

Il ne parle à personne.

UN AUTRE PAYSAN.

On ne sait pas son nom.

LE BOURGEOIS.

La maison est d'aspect pauvre.

UN DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je le suppose

Sans le sou.

LE PREMIER.

Quel métier fait-il ?

LE DEUXIÈME PAYSAN.

La seule chose

Qu'on sache, c'est qu'il vit tout seul, et qu'il vit là.

LE BOURGEOIS.

Seul ?

LE PAYSAN.

Avec une femme et trois petits qu'il a.

LE BOURGEOIS.

Diab!e!

LE DEUXIÈME BOURGEOIS.

Il me fait l'effet d'un fou.

LE PREMIER.

L'affaire est sûre !

Venir dans ce désert louer cette mesure !

LE DEUXIÈME.

Je soupçonne qu'il doit peu payer son loyer.

LE PREMIER.

C'est quelque mauvais gueux sans gîte et sans foyer.

UN PAYSAN.

Des fois, la nuit, de loin, je le vois qui regarde

Les étoiles qui sont dans le ciel.

DEUXIÈME PAYSAN.

Prenons garde !

Ça, c'est très dangereux.

TROISIÈME PAYSAN.

Ça peut porter malheur.

QUATRIÈME PAYSAN.

Si nous le dénonçons ?

LE PREMIER BOURGEOIS.

Ce doit être un voleur.

Scène II

LA MARGRAVE, HERR GROOT.

HERR GROOT.

Evanouissez-vous, gens de peu! Quelqu'un passe.

Les bourgeois et les paysans sortent et se dispersent. A la Margrave.

C'est ici.

LA MARGRAVE.

la canne à la main, examinant la maison.

La cahute est misérable et basse.

HERR GROOT.

J'attends vos ordres,

LA MARGRAVE.

Moi, bonhomme, vos conseils.

HERR GROOT.

L'histoire d'Angleterre offre deux cas pareils.

Jacques, duc de Grafton, fut l'amant d'une fille

Bourgeoise et de fort basse et petite famille,

Qui semblait l'adorer, c'est toujours comme ça ;

Il en eut des enfants, madame; il la chassa ;

Ce fut très bien.

LA MARGRAVE.

Ce duc me plaît.

HERR GROOT.

Page suivante :

Georges, duc de Bedford, s'éprit d'une servante ;

Il en eut des enfants, si bien qu'on jasa d'eux ;

Il l'épousa ; ce fut très bien.

LA MARGRAVE.

Très bien tous deux?

HERR GROOT.

Oui.

LA MARGRAVE.

Mais ayant suivi la conduite contraire,

L'un blâme et dément l'autre ; on ne peut se soustraire

À ceci que l'un d'eux fut aveugle, caduc,

Inepte, absurde!

HERR GROOT.

Il est difficile qu'un duc

Se trompe.

LA MARGRAVE.

Il faut que l'un ou que l'autre radote.
Jacques chasse Goton, George épouse Phlipote ;
Si Jacque a bien fait, George a mal fait, et Bedford
Ne peut avoir raison sans que Grafton ait tort.

HERR GROOT.

Madame la duchesse a raison.

LA MARGRAVE.

Sur quoi, maître?

HERR GROOT.

Étant duchesse, aux ducs vous devez vous connaître.
Votre grâce ne peut mal raisonner.

LA MARGRAVE.

Alors

Si je raisonne bien, lequel de ces deux lords
A bien agi ? Parlez.

HERR GROOT.

Celui que votre grâce

Approuve.

LA MARGRAVE.

Les anglais ne sont pas de ma race.
Ils sont anglais, et nous allemands; laissons-les.

HERR GROOT.

Votre oncle l'électeur de Hanovre est anglais.

LA MARGRAVE.

Je suis margrave en Prusse et duchesse en Hanovre,
Mais je n'ai rien d'anglais ; passons. — Donc il est pauvre?

HERR GROOT.

Très pauvre.

LA MARGRAVE.

En vérité, c'est monstrueux.

HERR GROOT.

Je crois

Qu'étant savant, il fait des herbiers dans les bois.
Il doit avoir un peu d'argent caché, qu'il mange.

LA MARGRAVE.

Voyons, comprenez-moi, c'est une histoire étrange.
Mon fils Charle est proscrit. Le chef de ma maison,
L'empereur, a banni mon fils avec raison.
Je le cherche. Voilà dix ans qu'il se dérobe.
Cet enfant, qui jadis ne quittait pas ma robe,
Et que j'avais toujours près de moi, maintenant
De fils s'est fait rebelle, et de prince manant.
J'enrageais. Je le hais de braver ma puissance.
L'autre jour tout à coup j'eus vent de sa présence
Dans un pays à moi que je ne connais point ;
Ce duché-ci. J'accours.

HERR GROOT.

Le fuyard est rejoint.

Votre duché, madame, étant un lieu d'asile,
Naturellement s'offre à tous ceux qu'on exile.
Du reste, il n'est ici que depuis peu. Vraiment,
On demeure interdit qu'un margrave allemand
Soit venu s'établir dans cet endroit sylvestre.

LA MARGRAVE.

Vous êtes sénéchal, bailli, shériff, bourgmestre.
J'arrive. Informez-moi.

HERR GROOT.

lui montrant le château au haut de la colline.
Voici votre palais.

LA MARGRAVE.

À peine ai-je eu le temps d'en ouvrir les volets.
— Et vous dites qu'il est marié, c'est horrible !

HERR GROOT,

saluant.

Marié.

LA MARGRAVE.

Devant qui ? devant quoi ?

HERR GROOT,

resaluant.

Sur la bible.

LA MARGRAVE.

Et qu'il a trois enfants!

HERR GROOT,

saluant encore.

Pas plus.

LA MARGRAVE.

Rien que cela.

C'est la bible qui fait de ces sottises-là !

HERR GROOT.

Quand il a réussi quelque herbier magnifique.
Il hésite.

LA MARGRAVE.

Eh bien?

HERR GROOT.

Il va le vendre à la ville.

LA MARGRAVE.

Il trafique !

Un fils de Charlemagne et de Josomirgot!

HERR GROOT.

La volonté du ciel soit faite !

LA MARGRAVE.

Vieux cagot !

Oh ! j'écume. Un garçon qui pourrait être, en somme,
Bel esprit à Potsdam, à Versailles bel homme !
Je n'aurais jamais cru que mon fils émigrât.

Elle regarde la maison.

Taudis abject ! trop bon encor pour cet ingrat !
Au fait, puisqu'on le chasse, il faut bien qu'il s'exile.
Mais pourquoi se fait-il chasser, cet imbécile ?
Monsieur est philosophe. Il fronde les abus.
Il éclate de rire au nez des rois fourbus.
Il veut penser, lui prince ! Il veut jouer un rôle.
On le jette à la porte. On fait bien. Va-t'en, drôle !
Mais est-ce une raison pour se mésallier !
Je comprends qu'il se fasse, ainsi qu'un écolier,
Bannir pour un fatras d'opinions diverses,
Bonnes aux gens de rien, et chez les rois perverses ;
Progrès, raison, devoirs, droits, est-ce que je sais ?
Mais que, flanqué dehors, il n'en ait point assez !
Mais que des algonquins il se fasse copiste,
Qu'il vive en de tels trous qu'on perd dix ans sa piste,
Qu'il vienne se cacher au désert comme un loup,
Qu'il ose, ensorcelé par une rien du tout,
L'épouser, comme si l'on épousait ! qu'il aille
Faire des tas d'enfants dans les bois ! qu'il travaille
Pour vivre ! qu'il fréquente un endroit où l'on vend !
Qu'il se connaisse en herbe, en foin ! qu'il soit savant !
C'est lâche ! c'est affreux ! je voudrais être morte.
Alcade, comprends-tu ? que le diable t'emporte !

HERR GROOT.

Je...

LA MARGRAVE.

Je suis hors des gonds. Je suis en vif-argent..
À force de marcher dans sa chambre en songeant,
Avec tout le vieux sang qui vous bout dans les veines
On finit par s'emplir l'esprit de choses vaines,
Et par savoir par cœur les fleurs de son tapis.
Qu'est-ce que je disais?..

Examinant la maison.

— Des murs tout décrépits.
— Quant à la femme, elle est ce qu'elle est. Je devine
Que la vilaine est jeune, adorable, divine,
Qu'elle a charmé mon fils sans penser au profit,
Qu'elle a mille vertus, et cela me suffit,
Je n'en veux pas. Beauté, soit. Vénus dans sa conque
Viendrait, ayant pour père un échevin quelconque,
Que je dirais : Allez être belle plus loin.
Vous n'êtes point ma bru.

Regardant la maison.

Lui, vivre dans ce coin !

—Qu'on n' imagine pas que, si je le rencontre,

Je faiblirai. Nenni. Le cœur, c'est une montre ;
Vous ne le montez pas, il s'arrête. Ah ! dauphin,
Nous allons voir ! je suis exaspérée enfin !
C'est laid, ce bois. Des pins, quelques méchants cytises.
Aimer, cela fait faire aux hommes des bêtises,
Je le sais. On roucoule, eh oui, mais, un beau jour,
On dit : je suis stupide, et l'on rentre à la cour,
Et l'on se débarbouille, et que Dieu vous bénisse,
Et, guéri de Javotte, on épouse Arthénice.
Regardant par les fenêtres ouvertes l'intérieur de la maison.
Et pas même un sofal Quelle chute! - Un buffet,
Quatre chaises de paille! Oh! comme c'est bien fait !
Qui les a mariés ? quelque béat sinistre ?
Un morave ?

HERR GROOT.

Un pasteur selon Augsbourg.

LA MARGRAVE.

Un cuistre !

Un fanatique ! un rustre ! On déteste les grands.
On leur fait ce bon tour de mêler tous les rangs!

HERR GROOT.

Altesse.

LA MARGRAVE.

Oh ! cela fait du bien d'être en colère.

Qu'une bourgeoise ait eu l'audace de lui plaire !
Trois enfants ! c'est à mettre un homme au cabanon.
Ce n'est pas que je sois une momie. Eh non,
J'ai l'esprit de mon siècle, et n'en fais pas mystère,
J'écris de temps en temps à d'Alembert ; Voltaire
M'adresse des quatrains; ça ne m'empêche pas
De faire aller mon peuple à la baguette.

HERR GROOT.

Au pas !

Taisez-vous ! — C'est ainsi qu'on rend heureux les hommes.

— Je dépense pour vous, donc soyez économes.

— Voilà comme un bon roi parle en père aux manants.

LA MARGRAVE.

Ce sont ces trois enfants qui sont impertinents.
On peut se tirer d'un. Mais de trois ! quelle faute !
Un guêpier de marmots !

Regardant la maison.

La baraque est peu haute.

Elle aperçoit les livres et se met à les feuilleter.
Des livres — Montesquieu, Jean-Jacques, Diderot.
S'y plaire, c'est fort bien; mais y croire, c'est trop.
— Je croirais au bon Dieu, s'il fallait que je crusse
À quelque chose. Il veut singer le roi de Prusse.
Au fait, ce Frédéric fut jadis à mon gré ;
C'est un roi d'athéisme et de gloire tigré ;
Il a des gens d'esprit à sa cour; c'est un sage.

Au surplus, je ferai casser ce mariage.
— Nous le remarierons avec d'autres appas
Ayant couronne au front comme il sied. Ce n'est pas
Que je le blâme fort de ce libertinage
D'opinions qu'on a d'ordinaire à son âge.
Il a de qui tenir. L'empereur ni le roi
Ne me font peur, je suis chez eux comme chez moi.
Mon humeur à Schœnbrunn prend ses aises, ricane,
Gronde, et je fais sonner le plancher sous ma canne.
— Je hais les préjugés, ça sent le renfermé.
Mais un duc est un duc. — Oh! j'aurais tant aimé
Avoir des petits-fils, j'entends des petits princes !
On leur donne des noms d'états et de provinces.
Bavière, embrasse-moi. Saxe, viens te coiffer.
Tyrol, laissez le chat, vous vous ferez griffer.
C'est charmant. Je suis bien à plaindre. Vieillir seule !
Être grand'mère est doux, je ne suis qu'une aïeule.

Regardant le château.

Tout à l'heure j'étais seule en ce grand palais ;
Plus ils sont beaux, étant vides, plus ils sont laids.
Mon pas était lugubre en ces salles profondes.
Je disais : Il faudrait ici des têtes blondes.

Révant.

La femme c'est l'énigme, et l'enfant c'est le mot.
Pour avoir pris à temps dans ses bras un marmot,
La feue impératrice a gardé la Hongrie.
— C'est puissant, les enfants! — Oh ! je suis bien aigrie !
Gertrude de Lusace était ce qu'il fallait.
Elle eût, certe, épousé mon fils, beau comme il est,
Et cette noce aurait enchanté l'Allemagne,
Car de cette façon le sang de Charlemagne
Se serait rajeuni dans le sang d'Attila.
Quand je songe qu'avec cette Gertrude-là
Mon fils m'eût pu donner des enfants! — C'est infâme,
Au lieu d'une princesse, il épouse une femme !
J'ai tant aimé ce fils. Oh ! je le hais. Frappons.
Cadi, que puis-je ici? quels sont mes droits ? réponds.

HERR GROOT.

Votre altesse est ici souveraine, et chez elle.
Ce peuple est bon. Il est votre peuple avec zèle.

LA MARGRAVE.

Amen.

HERR GROOT.

Bourgs et châteaux, jusqu'au dernier canton,
Ce pays est à vous.

LA MARGRAVE.

Comment l'appelle-t-on?

HERR GROOT.

Golgau.

LA MARGRAVE.

Soit.

HERR GROOT.

Votre altesse est margrave régnaute,
Tante de l'empereur, reine.

LA MARGRAVE.

De plus plaignante.

Quels droits est-ce que j'ai?

HERR GROOT.

Ceux qu'il vous plaît d'avoir.

Faire vos volontés, c'est tout votre devoir.

LA MARGRAVE.

Bonnes lois. — Vous tiendrez ma présence secrète.

HERR GROOT.

Qu'est-ce que votre altesse en ce moment décrète ?

LA MARGRAVE.

Que vous êtes un sot d'abord.

HERR GROOT.

Et puis ?

LA MARGRAVE.

Et puis,

Que je vais être enfin heureuse, si je puis.

Elle réfléchit un moment.

Si je veux en prison fourrer mon fils ?

HERR GROOT.

Madame,

Vous fourrez son altesse en prison.

LA MARGRAVE.

Et la femme ?

HERR GROOT.

Au couvent.

LA MARGRAVE.

Au couvent. C'est bien.

HERR GROOT.

Sous les verrous.

LA MARGRAVE.

Quel est le juge ?

HERR GROOT.

Moi.

LA MARGRAVE.

Quel est le code ?

HERR GROOT.

Vous.

LA MARGRAVE.

Et si l'on résistait ?

HERR GROOT.

Vous avez une armée.

LA MARGRAVE.

Ah !

HERR GROOT.

De dix hommes.

LA MARGRAVE.

Bon.

HERR GROOT.

Des pas sous la ramée.

C'est...

LA MARGRAVE.

Qui ?

HERR GROOT.

Monseigneur.

LA MARGRAVE.

Lui ! Je ne veux point le voir !

Je veux frapper, les yeux fermés. C'est mon devoir.

HERR GROOT.

Il est avec sa femme et ses enfants.

LA MARGRAVE.

Il l'ose !

À Herr Groot.

Surtout, tais-toi !

HERR GROOT,

à part.

Donner des ordres bouche close,

C'est malaisé.

LA MARGRAVE.

Que tout soit prêt, pas de retards.

Frappant du pied.

Je ferai déclarer ces enfants-là bâtards.

Regardant la maison.

Oh! l'affreux petit nid qu'a fait là ce rebelle!

HERR GROOT.

La cabane est difforme.

LA MARGRAVE.

Elle est beaucoup trop belle,

Et je le voudrais voir encor plus mal logé

Avec ses sauvageons, dans la rage que j'ai.

Ils sortent.

Paraissent le duc Charles et Emma Gemma.

Scène III

CHARLES, EMMA GEMMA.

Au fond, dans le jardin, les trois enfants, jouant.

EMMA GEMMA.

J'appelle ça l'été. C'est superbe. Les branches
Sont joyeuses, — je t'aime, — et que de choses blanches !
Les lys, les papillons, les colombes ! Le ciel
N'endosse pas son bleu de Prusse officiel,
Il s'humanise, il a de très jolis nuages !
On devine dans l'ombre un tas de mariages,
De l'abeille et du thym, de l'herbe et du rayon.
Dessine donc ce lierre, as-tu là ton crayon ?
Charles, tu ne sais pas, je suis toute contente.

CHARLES

Emma !

EMMA GEMMA.

Toi, nos enfants. J'ai tout ; rien ne me tente.
Je ne crains rien, qui donc pourrait trahir ici ?
Nous sommes innocents, et la nature aussi.
La forêt est pour nous ; je serais curieuse
De savoir si j'ai fait quelque chose à l'yeuse ;
Les fleurs n'ont nul motif de nous vouloir du mal.
Ce bailli m'a bien l'air un peu d'un animal,
J'en suis quitte pour fuir s'il vient dans la clairière,
Et je lui fais la moue en riant par derrière.
Le bonheur fait l'effet, ne l'éprouves-tu pas ?
Qu'on est chaque matin remariés tout bas ;
On sent quelqu'un, très loin et tout près, qui dans l'ombre
Met sur vous en silence une grande main sombre ;
On chante, on rit, on sent que l'âme est à genoux ;
Et l'on a sur le front je ne sais quoi de doux,
L'air, le printemps, le ciel, l'amour profond des choses,
Des bénédictions faites avec les roses.

CHARLES,

lui prenant les mains.

Oh !

EMMA GEMMA.

Comment nommes-tu ce gentil jasmin-là ?

CHARLES.

Un troène.

EMMA GEMMA.

Ils ont mis leur habit de gala,
Tous ces buissons. Partout des fleurs. Vois le beau saule !
La petite fait bien ses dents, elle est très drôle,
Elle égratigne avec son petit doigt vermeil.
Il me semble que Dieu m'a donné le soleil !
Charles, j'ai le soleil.

CHARLES.

Et moi, j'ai ton sourire.
Oh ! je t'aime. Les mots ne peuvent pas le dire.
Voilà neuf ans, et c'est toujours le premier jour.

EMMA GEMMA.

avec une grande révérence.
Et monseigneur le prince est payé de retour!

CHARLES.

Prince ! est-ce qu'on est prince ? on est homme, on est libre.
Le peuple veut que, roi, je lui fasse équilibre ?
Voyons sa signature au bas de ce contrat.
Personne n'est à moi, que moi.

EMMA GEMMA.

Que toi ! l'ingrat!
Et moi? tu ne veux pas, dis, que je t'appartienne?

CHARLES.

Ange! oh oui, prends mon âme et je prendrai la tienne.

EMMA GEMMA.

Tu n'es pas prince. Soit. Ni Habsbourg, ni Bourbon.
Et moi, je ne suis pas un ange. C'est très bon
D'être une femme. On a des enfants. Trop de gloire
Ça gêne. Un ange vit sans manger et sans boire.
Moi, je dîne, j'ai faim, tu sais comme je bois.
Et j'aime bien manger des fraises dans les bois.
Un ange est impalpable, il fuit, rien ne le touche.
Un baiser, c'est bien doux. Si l'on n'a pas de bouche,
Comment faire ? Et la nuit, si l'on ne dort jamais,
On s'en va donc planer seule sur des sommets.
C'est trop beau. Non. J'ai peur de l'azur, je me sauve.
J'aime mieux nos repas sur l'herbe, notre alcôve,
Nos fleurs, notre sommeil ensemble, nos rideaux,
Et des mioches au sein que des ailes au dos.
Oh! qu'il vienne jamais une heure où je préfère
Le paradis à Charle et le ciel à la terre,
Il faut rayer cela de vos papiers, bon Dieu.

CHARLES.

Reste femme, et sois ange.

EMMA GEMMA.

Ah ! ça me trouble un peu.

CHARLES.

pensif.
La naissance implacable est attachée à l'homme.
Oui, si je n'étais point par malheur ce qu'on nomme
Un prince, je dirais : un éden m'est échu.

EMMA GEMMA.

Tant pis, il fait si chaud que j'ôte mon fichu.
On est chez soi. Cette ombre est très peu fréquentée.
C'est égal, je serais bien trop décolletée,
Si nous n'étions pas seuls.

CHARLES.

Ève, vous me tentez.

Il veut l'embrasser.

Elle s'enfuit en riant derrière le saule.

Ce saule est dans Virgile. — Oh ! viens à mes côtés.

Il s'assied sur le banc de gazon.

EMMA GEMMA.

À la condition que vous serez très sage.

CHARLES.

Je t'obéirai. Viens. L'aube est sur ton visage.

EMMA GEMMA.

se rapprochant.

Quel rendez-vous d'oiseaux que ce vert carrefour!

CHARLES.

Viens !

EMMA GEMMA.

Charles, autour de nous toute l'ombre est amour.

Elle se rapproche.

CHARLES

Viens !

Elle s'assied près de lui sur le banc. — Moment de plénitude et de silence.

CHARLES.

Dieu veut que, parfois, l'ombre ait une âme gaie ;

Et cette âme, c'est toi. Ma tête fatiguée

Se pose sur ton sein, point d'appui du proscrit.

L'ombre, te voyant rire, a confiance et rit.

Les roses pour s'ouvrir attendent que tu passes.

Nous sommes acceptés là-haut par les espaces,

Et, tu dis vrai, les champs, les halliers noirs, les monts

Sont de notre parti, puisque nous nous aimons.

Oui, rien n'est méchant, rien, rien, pas même l'ortie.

Que c'est charmant, l'étang, l'aurore, la sortie

Des nids au point du jour, chacun risquant son vol,

L'herbe en fleur, Dieu partout, la nuit, le rossignol ;

Toute cette harmonie est une sombre joute,

Exquise en son mystère, et ta beauté s'ajoute

À la forêt, au lac, à l'étoile des cieux.

Le chêne, en te voyant, frémit, ce pauvre vieux ;

La source offre son eau, la ronce offre ses mûres,

Et les ruisseaux, les prés, les parfums, les murmures,

Semblent n'avoir pour but que d'être autour de toi.

Emma, tu vas, tu viens, tu me parles ; sans quoi

Je mourrais. Avec nous l'ombre est de connivence;

Peut-être quelque bras pour nous saisir s'avance,

Mais cet âpre désert nous cache, et, doucement,

Nous adopte, gagné par ton enchantement,

On te sent dans ces bois une espèce de fée ;

Tu dois, à ton insu d'un nimbe d'or coiffée,

Être une sainte ailleurs, dont c'est la fête ici.

Tu m'aimais à seize ans! Oui, tout te dit : merci !
L'épanouissement universel t'encense.
Être une grâce, Emma, c'est être une puissance.
O solitude ! on aime, et vivre semble aisé.
C'est l'été, c'est midi, tout pardonne apaisé.
L'eau court sous les cressons, l'oiseau dans l'azur plonge,
Et les arbres profonds ont l'air de faire un songe.
Dieu tient l'homme, et l'emplit d'amour, en se servant
Des bois, du mois de mai, du nuage et du vent.
La vie auprès de toi, que sais-je ? c'est le charme.
Nos enfants sur le seuil, dans les fleurs une larme,
Tout jusqu'à ces gazons qui languissent le soir,
Prétexes à te mettre aux mains un arrosoir,
Et quelque pâtre au loin dont on entend la flûte !
Vois-tu, je n'admets pas, mon ange, une minute,
Que je puisse être au monde et ne point t'adorer.

EMMA GEMMA,

l'œil humide.

Oh! rire prouve moins le bonheur que pleurer.
Ces larmes, c'est la joie.

CHARLES.

O ma femme !

Ils s'embrassent. Les enfants interrompent leur jeu.

CÉCILE,

tirant Charles par l'habit.

Et nous, père !

Charles et Emma se retournent.

EMMA GEMMA.

souriant.

Ils sont jaloux.

Charles et Emma Gemma embrassent les enfants.

CHARLES,

les yeux au ciel.

Grand Dieu, sois bon dans ta lumière,
Sois clément ! Je les mets sous ta garde.

EMMA GEMMA.

Pourquoi

Ce cri d'inquiétude ? As-tu des craintes ?

CHARLES.

Moi ?

Non.

EMMA GEMMA.

Nous sommes ici bien cachés.

CHARLES,

la reprenant dans ses bras.

Je te serre

Contre mon cœur, devant cette forêt sincère.

Non, rien ne peut tromper ici, tout est bonté.

Les bois, les fleurs, les champs disent la vérité.

La nature est l'azur qui n'a pas de mensonge.
Dans ce rayon qu'on voit, c'est Dieu qui se prolonge.
Ayons foi.

EMMA GEMMA.

Menons-nous les enfants dans le bois ?

CHARLES.

Je vous suis.

EMMA GEMMA,

aux enfants.

Tenez-vous par la main tous les trois.

À Charles.

Je vais mettre, un chapeau.

À l'aînée.

Veille aux enfants, Cécile.

Elle entre dans la maison. — Les enfants entrent dans le bois.

Scène IV

CHARLES,

seul.

L'empereur aurait-il découvert mon asile ?

J'ai vu des gens armés rôder dans les taillis.

On ne me prendrait pas vivant ! — Tous ces baillis

Sont autant d'espions.

LA VOIX D'EMMA GEMMA,

dans la maison.

Charle !

CHARLES,

haut.

Oui !

À lui-même.

Je suis mon maître,

La vie est un cachot dont j'ouvre la fenêtre,

Et je m'évade. — Chose étrange qu'au milieu

De l'amour, les baisers, des parfums, du ciel bleu,

Une sinistre idée obscurément vous ronge,

Et que la mort, serpent, rampe au fond de ce songe !

Il tire de sa poche un pistolet et le pose sur le banc de gazon.

Non! cela ne se peut, je me serai trompé.

J'ai l'esprit d'alguzils et de sbires frappé.

— Pourtant, précaution.

Il prend dans le tiroir de la table une poire à poudre.

— J'ai l'âme à la torture.

S'ils étaient sur ma trace ! Oh! la sombre aventure !

Femme ! Enfants!

Les enfants rient dehors.

LA VOIX D'EMMA GEMMA.

Entends-tu tout ça rire aux éclats ?

CHARLES,

haut.

Oui ! — Ma mère que j'aime est contre nous, hélas !

LA VOIX D'EMMA GEMMA.

Les enfants sont déjà bien loin dans le bocage.

CHARLES.

J'y vais.

Son regard rencontre la cage.

Le pauvre oiseau n'a pas d'eau dans sa cage.

Il verse de l'eau à l'oiseau, puis il charge le pistolet.

Deux balles. Un peu plus de poudre. Liberté,

Te voilà.

Il remet le pistolet dans sa poche.

EMMA GEMMA,

paraissant.

Je t'attends. Ils sont de ce côté.

Que fais-tu donc ?

CHARLES,

versant de l'eau à l'oiseau.

Tu vois, j'arrange la volière.

Ils sortent. Pendant la scène qui précède, on a vu au fond de la forêt des fusils briller dans les arbres. Paraît Herr Groot en manteau, une baguette noire à la main. Il épie la sortie de Charles et d'Emma Gemma, puis fait signe derrière lui. Une dizaine de soldats paraissent. Entre la Margrave.

Scène V

LA MARGRAVE, HERR GROOT, SOLDATS.

HERR GROOT,

aux soldats.

Œil au guet, sabre au poing, mousquets en bandoulière ;

Cernez bien tout le bois, et faites de façon

Qu'aucun de vous ne soit vu de cette maison.

Venir quand je crierai : venez! c'est la consigne.

LE SERGENT.

Bien.

LA MARGRAVE,

à Herr Groot.

Quand j'agiterai mon mouchoir, sur ce signe,

Vous leur criez : venez.

Herr Groot s'incline. — Les soldats, sur un geste de Herr Groot, se dispersent dans le bois.

Quelques-uns prennent position derrière les arbres, où on les aperçoit.

LA MARGRAVE.

Non, je n'ai plus d'enfant !

À Herr Groot.

Qu'on ait soin de ne pas tirer, s'il se défend.

Se frottant les mains.

C'est dit. Menons à fin toutes ces aventures.

Regardant dans la maison.

Ils sont dehors ?

HERR GROOT.

Ils vont rentrer.

LA MARGRAVE.

Les deux voitures ?

HERR GROOT.

Sont là.

LA MARGRAVE.

De bons chevaux ?

HERR GROOT.

Qui vont comme le vent.

Donc le prince ?

LA MARGRAVE.

En prison.

HERR GROOT.

Et la dame ?

LA MARGRAVE.

Au couvent.

Je ne sens pas du tout que ma colère baisse.

— L'abbesse consent-elle, Herr Groot ?

HERR GROOT.

C'est vous l'abbesse.

LA MARGRAVE.

Ah !

HERR GROOT.

La prieure est là qui pour vous fait très bien
La chose, et le bon Dieu ne s'aperçoit de rien.
Le chapitre, étant noble, a de droit votre altesse
Pour abbesse.

LA MARGRAVE.

Il faudra mettre avec politesse
Cette dame en cellule.

HERR GROOT.

Au pain, à l'eau ?

LA MARGRAVE.

Pantin,

Pas de zèle. Enfermer suffit.

*Elle le congédie du geste. Il se retire sous les arbres sans disparaître. Entrent les trois enfants.
Cécile a dans son tablier des fleurs mêlées à du foin. Petit Charles la regarde avec admiration.
Adèle suit.*

Scène VI

LA MARGRAVE, LES ENFANTS. AU FOND, LES SOLDATS.

CÉCILE,

détaillant ce qu'elle apporte et prenant les herbes brin à brin.

Ça c'est du thym.

Ça c'est pour les lapins, et ça c'est pour les poules.

LA MARGRAVE.

Oh! les barreaux de fer, les cloîtres, les cagoules,

J'abhorre tout cela, mais j'ai tant de courroux

Que j'irais leur tirer moi-même les verrous!

CÉCILE,

jetant les fleurs et vidant son tablier à terre.

Écoute, amusons-nous.

Empressement du petit Charles.

Nous jouons à la dame

Qui reçoit un monsieur.

LA MARGRAVE,

cachée derrière la haie.

J'ai la rage dans l'âme.

Elle regarde les enfants, et peu à peu les écoute. — Pendant qu'ils parlent, sans la voir, elle se rapproche d'eux pas à pas.

CÉCILE.

Vois-tu bien, tu seras la dame.

CHARLES.

Je ne puis

Être la dame, moi.

CÉCILE.

Pourquoi ?

CHARLES.

Puisque je suis

Un garçon.

CÉCILE.

C'est égal. — Je te dirai Madame.

CHARLES.

Mais, pour être une dame, il faut être une femme.

Je suis un homme, moi.

CÉCILE.

Mais, qu'on te dit, cela

Ne fait rien. Tu seras la dame. Tiens-toi là.

Je descends de cheval auprès de ta fenêtre ;

Moi, je suis un monsieur.

CHARLES.

Toi, tu ne peux pas être

Le monsieur.

CÉCILE,
avec dignité.

Je voudrais savoir votre raison.

CHARLES.
Quand on est une fille, on n'est pas un garçon.

CÉCILE.
Est-il brute !

CHARLES.
Un monsieur qui s'appelle Cécile !

CÉCILE.
Je mettrai ton chapeau, ce n'est pas difficile.
J'entre dans la cour; toi, tu dis : Il est fort bien,
Ce jeune homme ! On aboie.

CHARLES.
Et qui fera le chien ?

CÉCILE.
Adèle.

CHARLES.
Adèle ! Oh ! Non !

CÉCILE.
Pourquoi donc, monsieur Charle ?

CHARLES.
Elle ne parle pas.

CÉCILE.
Bête! est-ce qu'un chien parle?

Elle aboiera.
Elle se tourne vers Adèle et se penche.
Houab!

ADÈLE.
Houab!

CÉCILE,
se redressant, à Charles.
C'est aisé !

CHARLES.
Non.

CÉCILE.
Pourquoi ?

CHARLES.
Parce qu'il me déplaît d'être la dame, à moi !

CÉCILE.
Je te dirais : Ce chien, madame, est-il à vendre ?

CHARLES.
Non.

CÉCILE.
Le vilain enfant qui ne veut rien comprendre !

CHARLES.

Je ne vends pas ma sœur.

CÉCILE.

Mais c'est le chien !

CHARLES.

Non.

CÉCILE.

Si.

La Margrave lève les yeux et aperçoit Emma Gemma et Charles qui viennent d'entrer.

Scène VII

LA MARGRAVE, LES ENFANTS, CHARLE, EMMA GEMMA. AU FOND DANS LES ARBRES, LES SOLDATS, HERR GROOT QUI OBSERVE AUX AGUETS.

LA MARGRAVE.

à Charles et à Emma.

Mais, mes pauvres enfants, vous êtes mal ici.
Vous n'avez même pas de meubles, votre chambre
Est en plein nord, il doit y geler en décembre.
Quelle idée avez-vous de vous cacher ainsi ?
Venez chez moi; chez toi, Charles.
Elle montre le château.

— En ce château-ci

Vous serez mieux. Venez. Nous serons tous ensemble.
L'aînée est ton portrait, et celui-ci ressemble,
Mon Charle, à son grand-père, à croire qu'on le voit.
C'est toi le maître. Ici l'empereur est sans droit.
Je te déclare duc, je me mets en tutelle.
Oh! la toute petite, houab! houab! quel âge a-t-elle ?
Ayez pitié de moi, je ne vous ai rien fait.
Comme c'est long, dix ans ! Cet exil m'étouffait.
Je ne suis pas méchante. Ah ! vous voyez, je pleure.
Dieu ! je vais donc avoir deux Charles à cette heure.
Vous ne l'avez pas vue, elle faisait le chien.
Venez, il ne faut pas qu'elle manque de rien.
Je rêvais d'en avoir une toute pareille.
Pourquoi me laissez-vous seule, moi qui suis vieille !
Ton fils a déjà, Charle, un esprit étonnant.
Je n'ai pas bien longtemps à vivre maintenant.
Venez. Hein, voulez-vous ? Ma vie est bien amère
Depuis dix ans.

EMMA GEMMA.

Madame !

LA MARGRAVE.

ouvrant ses bras.

Appelle-moi ta mère !

FIN